Document généré le 25 avr. 2024 15:44

24 images

Les mains en l'air de Romain Goupil

Marcel Jean

Numéro 149, octobre–novembre 2010

URI : https://id.erudit.org/iderudit/62879ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Jean, M. (2010). Compte rendu de [*Les mains en l'air* de Romain Goupil]. *24 images*, (149), 43–43.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les mains en l'air de Romain Goupil

© Les films du losange

Présenté hors compétition au dernier festival de Cannes, ***Les mains en l'air*** marque le grand retour de Romain Goupil dont le précédent film, ***Une pure coïncidence,*** remonte à 2002. Lauréat de la Caméra d'or à Cannes en 1982 pour ***Mourir à trente ans,*** Goupil est dans une bonne mesure resté fidèle aux idéaux de Mai 68. En conséquence, son cinéma découle d'une sensibilité nettement à gauche. Ainsi, l'histoire racontée dans ***Les mains en l'air*** résonne fort dans l'actualité française quand on sait le sort réservé cet été aux Roms par le gouvernement Sarkozy. Se référant à une série d'événements consécutifs aux élections de 2007, le film se présente, de prime abord et habilement, comme relevant de la science-fiction.

Le film débute en effet en 2067, alors que Milana, Française d'origine tchétchène âgée d'environ 70 ans, raconte certains événements ayant marqué son enfance, en 2009. Cette année-là, menacée de déportation, elle s'est réfugiée dans la famille d'un copain de sa classe, Blaise. Conscients de l'urgence de la situation alors qu'un petit Africain, Youssef, a été déporté et qu'une voisine, Asiatique, elle aussi sans papiers, s'est jetée du toit de son immeuble cerné par la police, quelques enfants de l'école décident alors de disparaître, en signe de solidarité (leur slogan est « Nous sommes tous Milana »).

Profondément original dans sa manière d'aborder l'enfance autant que cette question sociale chaude, ***Les mains en l'air*** fait des enfants les derniers défenseurs d'une utopie sociale battue en brèche chez les adultes, plus enclins au pragmatisme. Cendrine (Valéria Bruni-Tedeschi qui est, ironiquement, la belle-sœur de Nicolas Sarkozy), mère de Blaise, seule représentante adulte de cet idéalisme, se fait d'ailleurs constamment reprocher d'être immature et déraisonnable, notamment par son mari (interprété par Romain Goupil lui-même) qui privilégierait une solution négociée, basée sur ses amitiés politiques, du cas Milana. Avec vigueur et intelligence, sans didactisme ni pesanteur, Goupil donne à voir une société grouillante et complexe, entre les tensions et les gestes de solidarité, l'indignation et l'action. Il donne surtout à voir un monde où les enfants, ne pouvant plus faire confiance aux adultes, doivent s'organiser entre eux. Tantôt drôle, tantôt touchant, ***Les mains en l'air*** est un film d'une étonnante densité, une sorte de conte réaliste dont la mise en scène est empreinte d'une fébrilité en phase avec son propos. **– Marcel Jean**

Mama de Yelena et Nicolay Renard

© Renard

Réalisé par un couple russe, ***Mama*** relate le quotidien vide d'un obèse morbide dans la quarantaine qui partage un appartement avec sa mère et dépend entièrement d'elle pour vivre. La femme, sérieuse, veille à tout pour un fils qu'elle traite essentiellement comme un poupon. Le film, sans paroles, est d'abord la mise en scène de deux corps qui vont et viennent dans un même cadre. Deux corps, deux régimes de vitesse mis côte à côte, mais avec la même lassitude dans les gestes. Interprété par des non-acteurs, ***Mama*** prétend – c'est ce que laisse entendre une note d'ouverture – être « basé sur une histoire vraie ». Ce détail fait sourire, le récit se limitant essentiellement à l'enregistrement d'une routine anonyme. La vie des deux personnages semble en effet s'accomplir à travers une suite de gestes du corps : alimentation, hygiène, repos. La caméra se tient loin, campée dans son rôle d'observatrice d'un quotidien austère. Les longs plans-séquences vidés de toute action accentuent cette impression de paysage arctique en pleine ville. Comme dans ***Jeanne Dielman, 23, quai du Commerce, 1080 Bruxelles*** de Chantal Akerman ou ***Chansons du deuxième étage*** de Roy Andersson, le malaise que peut ressentir le spectateur surgit régulièrement dans l'immobilisme et le décalage des corps. Ainsi, une inquiétante étrangeté résonne particulièrement dans la scène où la mère lave son fils dans le bain : ses gestes sont rapides et précis, comme si elle astiquait une voiture ou un miroir. En parallèle, le corps figé et inexpressif de l'obèse semble vouloir déborder du cadre… peut-être pour fuir l'humiliation. **– Anne-Marie Auger**